

ment, ils sont les plus puissants soutiens, les seuls et véritables fournisseurs des peuples.

Leur noble et importante position les obligerait à porter la tête haute et ferme; et cependant courbés tout le jour sur le sillon qu'ils couvrent de leurs sueurs, ils maudissent à tout instant leur malheureux sort et ne songent qu'à envier le prétendu bonheur du commerçant, de l'industriel, du médecin, de l'avocat ou du notaire.

Il y a sans doute de nobles et bien consolantes exceptions; nous connaissons beaucoup de cultivateurs qui comprennent la noblesse de leur profession et qui ont la conscience de leur importance; mais ce ne sont toujours que des exceptions qui ne rendent que plus douloureuse l'aberration de la majorité des cultivateurs.

Qu'un jeune homme intelligent, instruit et désireux d'embrasser la noble profession de l'agriculture aille demander des conseils à ces cultivateurs, qu'il s'informe auprès d'eux si l'industrie agricole est une occupation digne de leurs talents et de leur intelligence, au lieu d'encourager le jeune homme dans son projet, ils feront tout en leur pouvoir pour l'en détourner, et le décourager avant même qu'il ait fait le moindre essai. Ils lui montreront l'homme des champs peinant, suant, exposé à toutes les intempéries, à la pluie et aux ardeurs du soleil, la terre épuisée ne donnant que de chétives récoltes et payant à peine les frais de production. Ils lui diront: soyez ce que vous voudrez, mais fuyez l'agriculture. Puis, pour convaincre ce jeune homme, ils ne reculeront pas devant les avancées les plus erronées.

Ceci nous rappelle un fait récent. Un de nos amis décidé à engager son capital dans l'industrie agricole voulut préalablement obtenir l'opinion des cultivateurs les plus riches de la localité. Tous à l'unanimité lui répondirent: Ne faites pas cela, ne soyez pas cultivateur, la culture ne paie pas, vous allez dépenser votre capital et bientôt vous regretterez votre funeste résolution.

Aujourd'hui, ce jeune homme est entré dans le commerce, peut-être réussira-t-il, nous le lui souhaitons cordialement, d'ailleurs il a l'intelligence des affaires; mais l'art agricole n'en a pas moins perdu un homme intelligent, capable et dont les connaissances auraient servi beaucoup au progrès agricole.

Si maintenant nous demandons aux cultivateurs pourquoi l'agriculture ne paie pas, ils vous donneront une réponse toute faite, qu'ils répètent parce qu'ils l'ont entendu dire et qu'ils n'ont pas même songé à vérifier dans leur propre pratique.

La terre est pauvre, les récoltes sont faibles; les animaux consomment beaucoup et rapportent peu; l'entretien des vaches coûte plus que la valeur du beurre ou du fromage qu'elles donnent; les moutons sont une ruine pour la terre et pour le propriétaire; les porcs sont encore moins avantageux et on ne doit entretenir de ces animaux que ce qu'il faut pour utiliser les déchets de toutes sortes que produit une culture. En un mot, pour vivre par la culture il faut être déjà riche, ou avoir une position lucrative qui permette de payer les frais d'exploitation; en dehors de ces conditions la vie agricole est une vie de misère et de privations. Telles sont les réponses que reçoivent ceux qui demandent aux cultivateurs s'il est avantageux de cultiver.

La terre est pauvre, les récoltes sont faibles. Cela est vrai; mais la terre pauvre peut facilement être enrichie et les récoltes rendues deux, trois, quatre fois plus fortes. La terre s'appauvrit par le manque d'engrais et elle s'enrichit par les fumures convenables. Des terres soumises à la culture depuis des siècles et situées sous un climat moins fa-

vorable que le nôtre ont néanmoins conservé leur fertilité jusqu'à nos jours, elles sont même devenues plus fécondes qu'au début de leur exploitation. Ce phénomène, très-étonnant pour la plupart des cultivateurs canadiens, est cependant expliqué avec facilité. L'engrais est la matière première de l'agriculture, c'est lui qui fournit aux plantes les aliments dont elles ont besoin, c'est par lui, par conséquent, que l'on entretient et que l'on augmente la fertilité d'un sol.

Engraissons donc nos terres et nous ne dirons plus qu'elles sont pauvres et que nos récoltes sont faibles. La culture anglaise nous fournit un bel exemple de la puissance de l'engrais. Depuis l'introduction des fortes fumures en Angleterre, la production a augmenté dans des proportions dont nous ne voyons que très-peu d'exemples et certainement immenses quantités de fumier de ferme, néanmoins cela ne lui suffit pas; il y ajoute beaucoup de guano et d'autres engrais fournis par le commerce. C'est par ce moyen qu'il a pu élever le produit moyen du blé jusqu'à trente minots par arpent et que nous y voyons même des rendements de soixante minots par arpent. Dans ces circonstances, on comprendra sans difficulté, que l'industrie agricole doit être avantagée.

En ce qui concerne les profits donnés par les vaches, nous devons dire qu'ils dépendent beaucoup de l'habileté et du jugement avec lesquels ces bêtes sont tenues et de la méthode d'après laquelle leurs produits ont été préparés. Un cultivateur peut obtenir d'une vache un produit de quarante à quarante-cinq piastres, tandis qu'un autre n'en obtiendra pas plus de dix et un troisième pourrait même se trouver en perte si ses travaux sont faits sans le tact nécessaire; mais il faut avouer que pour subir une perte sur la tenue des vaches laitières en Canada il faut avoir opéré avec une négligence et un manque de tact impardonnables.

Il n'y a aucune espèce animale qui puisse améliorer aussi sûrement et aussi rapidement une terre, vieillie et épuisée par la culture sans engrais, que les moutons. Ce sont les animaux par excellence des cultures les plus pauvres comme des plus riches. Et ici encore nous en appelons à l'expérience de l'Angleterre. La population de ce pays est beaucoup plus dense que la nôtre, les marchés sont aussi beaucoup plus nombreux; et, cependant partout on regarde l'entretien des moutons comme la pierre fondamentale de la prospérité agricole. Dans presque chaque culture on rencontre de grands troupeaux de moutons qui donnent des profits considérables partout où ils sont traités avec intelligence.

Les hommes qui nous disent que le mouton est la ruine d'une culture ne savent pas ce qu'ils disent, et nous pouvons dire avec assurance que si notre culture canadienne gardait plus de moutons elle aurait plus de succès qu'elle n'en a actuellement.

Il existe en ce pays un préjugé général contre les moutons; ce qui a donné lieu à ce préjugé, c'est, croyons-nous, le fait que nous n'avons jamais tenu les meilleures races et que nous leur avons refusé les soins et l'attention que nous accordons aux autres branches de la culture. Mais le temps viendra peut-être bientôt où cette insouciance disparaîtra et que nous comprendrons mieux où est notre intérêt.

Quant au porc, nous pensons, avec la plupart des cultivateurs, que l'entretien de cet animal, d'après la méthode ordinaire, n'est pas profitable; et qu'alors deux ou trois porcs, pour utiliser les déchets de cuisine et de laiterie, sont tout-à-fait suffisants. Mais nous connaissons des agriculteurs qui considèrent l'entretien du porc comme une branche impor-